



Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des révolutions du XIXe siècle

19 | 1999

Aspects de la production culturelle au XIXe siècle

Jules Michelet, *Correspondance générale. Tome X : 1862-1865, Textes réunis, classés et annotés par Louis Le Guillou, Paris, Honoré Champion, 1999.*

Jean-Claude Caron



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rh19/164>

DOI : 10.4000/rh19.164

ISSN : 1777-5329

Éditeur

La Société de 1848

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 1999

Pagination : 126-130

ISSN : 1265-1354

Référence électronique

Jean-Claude Caron, « Jules Michelet, *Correspondance générale. Tome X : 1862-1865, Textes réunis, classés et annotés par Louis Le Guillou, Paris, Honoré Champion, 1999.* », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 19 | 1999, mis en ligne le 26 août 2008, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/164> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rh19.164>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

Jules Michelet, *Correspondance générale. Tome X : 1862-1865, Textes réunis, classés et annotés par Louis Le Guillou, Paris, Honoré Champion, 1999.*

Jean-Claude Caron

- 1 Ce qui était perceptible dans le tome précédent se révèle avec une force grandissante dans celui-ci : le Michelet du milieu des années 1860 est marqué par l'idée de la mort. Cette idée devient réalité douloureuse avec le brusque décès de son fils Charles, frappé par la tuberculose. Après la mort d'Adèle, puis celle, précoce, de Jean-Yves-Lazare, c'est donc une terrible désillusion pour l'historien d'avoir vu disparaître avant lui ses trois enfants, même si les relations avec son fils avaient constitué une douleur constante que seul l'exil de ce dernier à Strasbourg avait pu — relativement — apaiser. Michelet n'abdique pas pour autant ses principes : il a revu Charles malade, mais il n'assistera pas aux funérailles de son fils enterré, à sa demande, selon les rites de l'Église catholique, après avoir demandé l'extrême-onction. La rencontre n'aura donc jamais eu lieu entre les deux hommes. Michelet est atteint au plus profond de lui-même par cette " conversion ", alors qu'il fait de l'anticléricalisme l'un des fondements de sa vision du monde passé, présent et à venir. De la même manière, lorsque meurt l'un de ses plus anciens amis, Poret, en 1864, Michelet note dans son journal : " La vue de la religieuse qui le gardait, nous séparait fortement ".

La difficulté de l'édition — faut-il dire l'aventure ? — entreprise par Louis Le Guillou se double de plus en plus de démêler ce qui, dans la production épistolaire du couple Michelet, revient à Jules ou à Athénaïs. Celle qui, avec une fréquence accrue, tient la plume ne se fait parfois que la secrétaire de celui qui dicte, mais elle s'en fait aussi l'interprète ; elle décharge d'autant Michelet de la tâche fastidieuse et dévoreuse de temps de répondre à des lettres de solliciteurs ou d'admirateurs. C'est que l'historien continue son œuvre : d'une part en s'attaquant à son *Louis XIV*, avec une virulente

dénonciation de sa politique religieuse de persécution des protestants — le passé rejoint le présent dans l'anticléricisme de Michelet —, puis à sa *Régence* et à son *Louis XV* ; d'autre part en continuant ses productions " parallèles ", comme *La Sorcière* : ce livre refusé par Hachette, publié expurgé par Hetzel et Dentu qui craignent le procès, puis par Lacroix et Verboeckhoeven à Bruxelles (on remarque un ensemble de lettres de cette maison particulièrement intéressant pour l'histoire de l'édition), poursuit le combat anticléric de Michelet, dont, par ailleurs, la défense des protestants devient la grande affaire. Là encore, le rapport du passé au présent est frappant : son fils étant soigné dans une maison de santé tenue par des sœurs, l'historien s'inquiète — en vain comme on l'a vu — " qu'il soit enterré par et avec les protestants ".

Michelet continue à apparaître comme le centre d'un réseau de relations qui s'adressent à lui pour de multiples raisons. Il conseille son gendre Dumesnil dans son conflit avec Lamartine, pour qui il a travaillé et qui ne s'est pas acquitté des conditions financières convenues. Il suit de près la carrière de Noël. " Vous êtes toujours l'idole de la jeunesse ", lui assure l'un de ses correspondants, réclamant pour son fils une photographie " avec votre nom en bas ". Mais le réseau des amis d'origine se réduit comme peau de chagrin : la mort de Poret, en 1864, scelle la mort de la jeunesse de Michelet. Bien sûr, l'historien continue d'être admiré, et tant Renan, lui-aussi victime de l'Église, que Hugo ou Flaubert, tant Proudhon que Herzen ou nombre de seconds couteaux, tels Vacquerie, Meurice, Chassin, correspondent volontiers avec lui. Certains noms réapparaissent épisodiquement comme ceux de Paul Bataillard, d'Alfred Lévy ou de Marc Dufraisse. La déception est forte parfois, comme celle qu'Athénaïs et Jules partagent à la lecture des *Misérables* : " habit fait de pièces discordantes ", " nourriture indigeste et malfaisante ", " œuvre de gnome aux ombres ténébreuses " pour la première ; quant au second, si l'on en croit le journal des Goncourt, il rejette surtout l'image de l'Église qui se dégage de l'œuvre : " Comment ! Il fait un évêque aimable et un couvent intéressant ! Il faut être comme Voltaire : un ennemi de vos idées, de vos principes, il faut le peindre toujours comme un gueux, comme un coquin, comme un pédéraste ! ". Sans être aussi virulent, Michelet élève des critiques contre *La Vie de Jésus* de Renan, qualifié par ailleurs d'hégélien et de chrétien sentimental, pour avoir " supprimé la mère de Jésus ", mais aussi la Perse et l'Égypte — Michelet manifeste alors un vif intérêt pour les religions orientales alors qu'il aborde sa *Bible de l'Humanité*. Dès lors, le livre de Renan est considéré comme " agréable, habile, ingénieux ", sans plus. Proudhon partage la même animosité pour Renan, mais aussi pour *Les Misérables* et plus généralement pour ce qu'il appelle " la pourriture saint-simonienne et démocratique ", à laquelle il avoue préférer les traîneurs de sabre... en plein Second Empire !

Beaucoup de " grands noms " ou de noms de simples " compagnons de route " disparaissent du paysage épistolaire de Michelet : soit que la mort ait rompu le lien, soit que l'exil l'ait distendu. Tel ne semble pas encore être le cas avec Quinet : mais comment entretenir une amitié, déjà quelque peu corrodée par des divergences de fond sur la conception même de l'histoire de la Révolution, alors que les rencontres se font rares, à cause de la distance ? On note les plaintes d'Hermione Quinet — dans une lettre à Michelet qui sonne presque comme un reproche — contre l'indifférence que manifesterait les démocrates restés en France, et particulièrement la presse dite libérale, vis-à-vis des exilés et des proscrits. Quinet lui-même montre une certaine amertume devant l'oubli dont il se sent l'objet, perceptible dans ce jugement : " Sans nos ennemis, que deviendrions-nous ? Eux seuls se soucient de notre existence, béni soit donc ce Dupanloup ! " et dans ce constat : " Il est certain que la Démocratie

Française reniant ses proscrits, il en résulte que la proscription perd une grande partie de son sens " ; ailleurs Quinet parle " d'abandon absolu ". Incontestablement, la coupure entre patriotes demeurés au pays et patriotes exilés semble se creuser, avec le temps qui passe — plus de dix années que l'Empire a été rétabli et aucun espoir à l'horizon. Michelet aidé de Chassin et de quelques amis prend l'initiative d'adresser une lettre collective à Quinet pour le prier de rentrer en France ; mais le contenu de la lettre, signée tout au plus par une trentaine de personnes, apparaît aussi comme un constat éclatant des divisions qui minent le " parti " républicain : le proscrit décline l'invitation, sa femme Hermione en des termes plus nets encore et qui témoignent d'une vigoureuse intelligence du politique. Pourtant, les séjours des Michelet à Veytaux permettent de resserrer les liens. Mais la publication de *La Révolution* de Quinet donne à Michelet l'occasion d'exprimer des louanges dont la sincérité et l'exubérance cachent une lecture (inconsciemment ?) quelque peu biaisée d'une œuvre polémique, qui provoqua de vifs débats en France et qui témoigne au fond d'une profonde divergence de lecture de la Révolution française par les deux hommes.

Quant au rayonnement européen de Michelet, malgré la persistance d'échanges avec l'Italie ou la Roumanie, il apparaît moins vif — du moins au filtre de la correspondance —, alors que la Pologne, une fois encore, se soulève contre l'occupant russe : l'historien réédite les *Légendes démocratiques du Nord* sous le titre de *La Pologne martyr*, avec une nouvelle préface. Michelet travaille, redoublant d'acharnement : par exemple, à Toulon, où il hiverne en 1862, se rend-il chaque jour ouvrable dans les bibliothèques de la ville, même au plus grave de la maladie de Charles, car " mon travail aussi est devoir ". Ailleurs, il se dit " englouti de travail ", un travail qu'il compare à un " combat ". L'année 1864 est consacrée à l'achèvement de sa *Bible de l'Humanité*, à laquelle Michelet attache une extrême importance. Il s'agit ni plus ni moins d'écrire la Bible commune des humains, avec les " versets de lumière " de l'Inde, de la Perse et de la Grèce, face au " clair obscur " du Moyen Âge — entendons de l'Église catholique. Il s'agit donc, au même titre, voire plus que l'*Histoire de France*, d'une œuvre militante, " mon livre au vrai ", comme dit Michelet. À lire sa correspondance, on perçoit l'intérêt particulier que l'historien porte à cette production, visant, comme il l'écrit à Marie d'Agoult, à " sortir enfin du petit cercle judéo-chrétien où l'on veut nous étouffer ". Dans une belle lettre à Edmond Texier, Michelet explique sa démarche, reliant la France moderne à l'Inde védique via la Perse et la Grèce, et repoussant la féminisation et la stérilisation de la race française par la théologie fainéante égypto-judéo-chrétienne... Les réactions sont diverses. Les amis les plus sincères — y compris Madame Quinet qui se fait l'apôtre du Jésus de l'Évangile — ne suivent pas Michelet dans sa démonstration sur le Christ et sur le christianisme. Mais l'historien se réjouit de la publication concomitante de l'encyclique *Quanta Cura* qui lui paraît comme une sorte de réponse indirecte à ses préoccupations.

En règle générale, les réactions aux différentes publications de Michelet sont mitigées, en dehors du premier cercle. Charles Alexandre, par exemple, condamne dans *La Sorcière* " un livre sur la femme que la femme ne peut lire ", car comportant des scènes relevant d'un " cauchemar obscène ", et poursuit : " Ce n'est plus par des livres de cour d'assises qu'il faut défendre la science et vaincre l'Église ". Globalement, l'accueil de *La Sorcière* par la presse semble pour le moins réticent. Pourtant, Michelet trouve un public fidèle et ses œuvres se vendent bien, suscitant l'intérêt des éditeurs : Hachette lui-même, déjà éditeur de son *Précis d'histoire moderne*, suggère à Michelet de rédiger un " livre vraiment populaire où vous présenterez quelque noble et grande idée à la clarté

de laquelle se dissiperont plusieurs erreurs morales et sociales ". L'accueil de *La Régence*, publié en 1863 et traitant d'une période que l'historien lui-même qualifie de " premier acte de la Révolution française ", est beaucoup plus chaleureux : le volume réconcilie Michelet et ses admirateurs qui retrouvent le politique et le moraliste dans l'historien du XVIIIe siècle commençant. On sent le soulagement, y compris chez les proches comme Dumesnil ou Noël, ou les amis comme Meurice, de retrouver " l'admirable résurrectionniste " et le " juste juge ", ou, comme l'affirme Jules Levallois, " l'historien social ". Il faudrait enfin analyser, dans ce volume comme dans les précédents, toute la sociabilité micheletiste, qui s'exprime à la fois dans son rapport aux autres, à la société de son temps, mais aussi dans le regard que l'historien porte sur les paysages et les hommes des régions traversées : or, les Michelet voyagent beaucoup, pour différentes occasions, qu'il s'agisse de soigner Mme Mialaret mère à Montauban (elle ne survivra pourtant pas) ou d'aller en villégiature à Saint-Jean-de-Luz, à Toulon, à Saint-Valéry-en-Caux, à Hyères, et bien sûr en Suisse. On trouvera aussi la mention d'un bal costumé de la mi-carême 1864, auquel furent invités les Goncourt, mais aussi Renan, Étienne Arago, Flourens *etc.*, déguisés en personnages historiques ou en nations, opprimées de préférence. Enfin, la maladie, les souffrances du corps sont constamment évoquées : les entrailles de Jules et d'Athénaïs se manifestent régulièrement et douloureusement. On trouve même, à l'occasion et fortuitement, un Michelet boursier, s'inquiétant d'une forte dépréciation du cours des actions de chemin de fer qu'il possède (des " Orléans ") et cherchant un bon conseil. Affaires d'argent aussi avec son gendre, Alfred Dumesnil, qui demande que Michelet se dessaisisse de ses droits sur son *Histoire de France* pour assurer une dot à ses filles : l'historien, qui pourvoyait déjà largement à l'éducation de ses petits-enfants, n'apprécia guère la démarche... Dès lors, la correspondance entre les deux hommes prend une tournure froide, comptable et à l'occasion moralisante : Michelet reproche à son gendre d'avoir laissé sa fille Jeanne aller seule chez les Reclus qui " ont des frères jeunes et non mariés "...

Ce volume montre de nouveau à quel point la correspondance permet d'entrer dans le vif, dans la chair et dans l'esprit de l'historien et de l'homme. Le privé s'y mêle constamment avec le public, dans une interférence à l'image même de la vie. Visiblement, l'homme qui a maintenant largement dépassé la soixantaine prend conscience de la cohérence et de la portée de son œuvre. Non que le doute ne l'assaille plus : mais il sait que le temps compte et qu'il faut produire s'il veut achever son œuvre. Il y a parfois quelque chose de pathétique dans des lettres (par exemple dans sa correspondance avec son fils) où l'historien mêle ce qui relève du plus intime et des considérations sur son travail, sur le succès remporté par ses publications *etc.* Cette correspondance est d'une parfaite lisibilité grâce au remarquable travail de notes et de documentation dû à Louis Le Guillou : on remarque notamment le travail portant sur la relation Michelet-Quinet au moment de la publication de *La Révolution* qui permet d'avoir en contrepoint de la correspondance des extraits de l'œuvre. Cette littérature épistolaire donne les clefs du personnage Michelet et permet de lire autrement sa production. On attend donc de pied ferme et avec impatience la suite.